La pratique du soin à la recherche de sens
18 octobre 2020

« *Mens sana in corpore sano* »… « *Un esprit sain dans un corps sain* » ! Cette citation bien connue que nous pouvons lire dans la dixième Satire du poète romain Juvénal (55-128), nous rejoint en ce 18 octobre ! Un corps sain… un esprit sain… Nous voulons en effet honorer ce lien unissant corps et esprit, nous rappelant l'importance de nous sentir bien, de nous faire du bien, de prendre soin de nous, comme nous pouvons prendre soin des autres. Et pour se faire, l'adage « *Un esprit sain dans un corps sain* » apparaît de fait comme une règle d'or !

Si je ne veux pas m'étendre davantage sur cette citation de Juvénal bien qu'elle ne sera jamais totalement absente de ce qui suit, et pour cause, qu'il me soit plutôt permis de commencer mon propos en rappelant ces quelques mots d'Hippocrate, père de la médecine et de l'éthique. Au risque d'être surpris par ce qu'il écrivit – surpris non pas parce qu'il énoncerait quelque chose de faux, mais davantage par des propos que nous n'imaginions peut-être pas venant de lui – au risque donc d'être surpris par ce qu'il écrivit, j'aimerais que nous puissions y voir une invitation à la question qui nous est posée : la pratique du soin à la recherche de sens. Voilà ces mots d'Hippocrate, traité dans les ouvrages intitulés *Épidémies* : « *Le vin*, écrivait-il, *est une chose merveilleusement appropriée à l'homme si, en santé comme en maladie, on l'administre avec à propos et juste mesure suivant la constitution individuelle* ». N'y voyez pas là une invitation à l'immodération… ou un appel à développer le sens de la fête pouvant nous rassembler autour de belles et de bonnes tables. Le vin – pour Hippocrate et dans de justes mesures et des situations précises (il n'en fait pas une généralité) – pourrait être perçu comme un soin nécessaire, donnant du coup sens à l'existence tout entière. Le vin… fruit de la vigne, du travail des hommes. Le vin, support de nos moments de convivialité et de partages. Le vin, et notre présence en cette cathédrale à quelques minutes de la célébration de l'eucharistie le rappelle, le vin, lieu d'une communion à ce Dieu qui nous rassemble et qui se donne à nous dans le pain et le vin devenus Corps et Sang du Christ ressuscité. Le vin… moyen dont l'homme dispose pour soigner le corps et le cœur… Il faudrait d'ailleurs relire l'évangile de Luc et la parabole du Bon Samaritain pour nous en souvenir, alors que le Samaritain s'approche d'un homme roué de coups, jeté à terre. Je cite à nouveau cet extrait (Lc 10, 33-34) : « *(…) un Samaritain, qui était en route, arriva près de lui ; il le vit et fut saisi de compassion. Il s'approcha, et pansa ses blessures en y versant de l'huile et du vin ; puis il le chargea sur sa propre monture, le conduisit dans une auberge et prit soin de lui* ». Soigner par le vin… la vinothérapie ou, plutôt, l'œnothérapie soignant le corps et l'esprit grâce à des bains aux extraits de raisin, de vigne rouge ou d'huiles essentielles biologiques activant la circulation, sans oublier les massages à l'huile de pépins de raisin.

Certes, je ne voudrais pas profiter du temps qui m'est donné pour développer tout l'art et les bienfaits du vin… je suis loin d'en être un fin connaisseur et ce n'est pas là le sujet principal. Partir cependant du vin pour évoquer la question du soin me renvoie à la qualité de la rencontre que nous pouvons vivre lors de nos temps de retrouvailles et de convivialité, une rencontre qui reste la base du soin, de la pratique du soin… Une rencontre simple comme un « bonjour », un « comment allez-vous ? » !

1. La pratique du soin comme le lieu d'une rencontre

« Bonjour, comment allez-vous ? »… ce sont les premiers mots habituels de la rencontre de soin ! Le soin peut en effet vouloir signifier tout à la fois le souci que nous avons de l'autre, ou encore une idée de maternage, de douceur et de tendresse, comme l'idée de donner, de fournir

quelque chose à une personne. Derrière le soin, se perçoit cette préoccupation que nous avons de l'autre, cet autre fragile et vulnérable qui vient parfois nous sortir de nos léthargies, qui vient nous déranger pour raviver en nous l'idée que nous nous faisons de l'homme et de son humanité, une humanité vers laquelle nous pouvons nous diriger pour lui « *porter secours dans la faiblesse* »[1], citant les mots d'Emmanuel Levinas, « *porter secours dans la faiblesse* » qui est un signe d'amour porté à d'autres. Le soin est une rencontre… ce qui revient d'ailleurs à se demander si l'on peut soigner à distance ?

J'entends déjà certains répondre par l'affirmative, énumérant les différentes possibilités, notamment en matière de télémédecine se déclinant tant par la téléconsultation que par la téléexpertise, voire ces robots qui, actionnés par un chirurgien à un endroit de la planète peut opérer un patient à un autre endroit. Pourtant, j'ose croire que le soin ne peut se passer de la rencontre, de ce face-à-face, colloque singulier où le soignant se laisse habité par le visage et la présence du soigné. Reconnaissant les avantages indéniables de la télémédecine, Frédéric Mounier, rédacteur en chef de la revue *Laennec*, écrivait très récemment à ce sujet que « *chacun en est bien conscient, "la téléconsultation ne remplacera pas, à terme, la consultation physique"* »[2]. Cette rencontre entre deux visages reste essentielle. Il faudrait d'ailleurs se souvenir que l'étymologie du mot « visage » (du latin *visus*), désigne « *ce qu'on présente à la vue d'autrui, ce qui est en vu, en un mot, le visible* »[3]... c'est-à-dire une partie du corps... cette partie du corps que nous rencontrons bien des fois dans la diversité de nos visites ou des consultations : visage tuméfié ou amaigri, visage méconnaissable parce que marqué par la maladie ou le handicap, visage sur lequel se lit le poids des ans… visage renvoyant à une histoire, un corps… histoire et corps à partir par lesquels la pratique du soin crée une proximité dans la rencontre. Le médecin canadien William Osler (1849-1919) avait raison d'affirmer que « *la médecine doit débuter avec le patient, continuer avec le patient et finir avec le patient* »[4]… ce que le professeur Jean-François Mattéi traduira par ces mots : « *Toucher la peau d'un patient, poser la main sur son bras, c'est lui exprimer notre proximité. Reconnaître Autrui, c'est déjà donner* »[5].

La rencontre reste primordiale, dans la pratique du soin, une rencontre se fondant sur la reconnaissance de l'autre dans ce qu'il exprime, ce qu'il est, le visage apparaissant comme le premier lien. Avec le philosophe Emmanuel Levinas, souvenons-nous que nous sommes invités à plus loin que la forme plastique du visage. En rester là, c'est risquer de réduire le visage à une partie anatomique et physiologique et de le banaliser, voire le déshumaniser : « *La meilleure façon de rencontrer autrui, c'est de ne pas même remarquer la couleur de ses yeux* », écrira Levinas[6]… intéressant pour chacun de nous, en ces temps où nos visages sont masqués ! Aussi, il estime que le visage doit être compris comme une signification : son sens se révèle par sa présence ! Pour Levinas, cet autre que je rencontre m'interpelle éthiquement, il me rend responsable de lui. Nous retrouvons dès lors, dans le soin, l'idée d'une visitation de l'autre, « *injonction éthique à prendre soin de ce malade-là, en ouvrant un espace où l'avenir est possible pour lui* »[7].

---

[1] LEVINAS Emmanuel, *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, Paris, Le livre de Poche, 2009[12], p. 286.
[2] MOUNIER Frédéric, « Colloque sur la télémédecine au Centre Sèvres : Construire un cadre éthique », in *Laennec*, 2/2020, p. 38.
[3] JOUSSET David, BOLLES Jean-Michel, JOUQUAN Jean (dir.), *Penser l'humain vulnérable. De la philosophe au soin*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2017, p. 29.
[4] Cité in MATTEI Jean-François, « Grandeur et servitudes de la médecine moderne », in *Laennec*, 2/2020, p. 20.
[5] *Ibid.*, p. 21.
[6] JOUSSET David, BOLLES Jean-Michel, JOUQUAN Jean (dir.), *Penser l'humain vulnérable. De la philosophe au soin*, *op. cit.*, p. 30.
[7] *Ibid.*, p. 34.

C'est donc dans cette rencontre très particulière que nous nous forgeons, nous aidons à revivre, à aller de l'avant. Montaigne, en d'autres temps, disait très bien que « *les autres forment l'homme* », reprenant cette idée que « *nous dépendons tous les uns des autres pour nous former et nous transformer* »[8]. Le soin est ce lieu duquel notre humanité se forme, se transforme, grâce à la rencontre qui nous permet de devenir nous-mêmes, mais qui permet également à d'autres de naître à une condition nouvelle, celle-ci ne se limitant plus à une pathologie ou un mal-être, mais à cette reconnaissance d'être quelqu'un, infiniment respectable et digne, au-delà de ce qui risquerait toujours de faire douter de son humanité.

Pratiquer le soin – soigner le corps mais aussi l'esprit tant il est vrai qu'aucune personne n'est réductible à une vision uniquement physiologique ou anatomique – pratiquer le soin nous renvoie à ce que le médecin suisse du XXe siècle, Paul Tournier, évoquait dans l'idée même d'une « *médecine de la personne* » considérée à partir de l'unité des dimensions corporelle, psychique, relationnelle et spirituelle de chacun. Rencontrer quelqu'un, c'est voir ce qu'il est dans sa totalité, dans la globalité de son être : être unique et un, être de désir et de rêves, être souffrant et questionnant mon devenir.

La pratique du soin se comprend dès lors à la fois comme la pratique d'un *cure* – soin technique, curatif, soin se percevant parfois par l'usage de nécessaires traitements, de thérapeutiques peut-être invasives et lourdes – et la pratique d'un *care* – soin s'exprimant dans cette présence, cette attention, cette inventivité faisant que la relation évite ou essaie d'éviter en tout cas l'inénarrable routine risquant de la mettre à mal.

Penser la pratique du soin comme une relation renvoie à l'idée d'un pacte de soins, selon les termes du philosophes Paul Ricœur qui voyait dans ces mots « *un acte entre deux personnes, l'une qui souffre, qui expose sa plainte, qui demande le secours d'un maître de santé, l'autre qui sait, qui sait faire, qui offre ses soins*, de sorte qu'« *entre les deux se noue un pacte fondé sur la confiance (...)* »[9]. La pratique du soin revêt donc les contours d'une relation de confiance, la confiance étant un élan de foi en ce qui vient, croire que les personnes engagées dans la relation sauront estimer le bien à accomplir en vue de construire, de restaurer, de perpétuer l'humanité de l'autre. C'est le sens que nous donnons justement au *care* ou, plutôt, le sens, la définition qu'en donne les philosophes Joan Tronto et Bérénice Fischer, je les cite : « *(...) nous suggérons que le* care *soit considéré comme une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre monde, de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nous-mêmes et notre environnement, tous éléments que nous cherchons à relier en un réseau complexe, en soutien à la vie* »[10]. Cette définition montre l'importance de la rencontre dans la pratique du soin : une rencontre avec soi-même (avec son propre corps, corps objectivable et corps subjectif ou, dit autrement, corps que j'ai et corps que je suis), une rencontre avec d'autres au sens large comprenant tant les humains que les animaux ou encore notre environnement entendu comme notre maison commune. Au fond, toute pratique du soin permet de rendre visible une relation et donc une éthique, une bioéthique à l'image de la définition qu'en donnait Van Renselear Potter, en 1970, fondant une éthique de l'avenir : « *Je propose d'utiliser le terme bioéthique pour mettre en évidence les deux éléments de cette nouvelle sagesse dont l'humanité a tant*

---

[8] Cité des *Essais*, III-2-805 in BOURIAU Christophe, *Qu'est-ce que l'humanisme ?*, Paris, Vrin, coll. Chemins philosophiques, 2007 , p. 74.

[9] RICŒUR Paul, « La prise de décision dans l'acte médical et dans l'acte judiciaire » [Conférence internationale « Bioethics and Biolaw », Copenhague, 28 mais – 1er juin 1996], in RICŒUR Paul, *Le Juste 2*, Paris, Ed. Esprit, 2001, p. 246.

[10] FISCHER Berenice et TRONTO Joan, « Toward a feminist theory of care », in E. Abel et M. Nelson (dir), *Circles of Care : Work and Identity in Women's Lives*, State University of New York Press, Albany, NY, 1991, p. 40 cité in *Un monde vulnérable. Pour une politique du* care, Paris, Ed. La Découverte, 2009, p. 143.

besoin : la connaissance biologique et les valeurs humaines »[11]. Et nous savons qu'en ces temps obscurs où la violence règne en bien trop d'endroits, où le fanatisme et le fondamentalisme guettent, le rappel des valeurs communes reste une urgence !

La pratique du soin nous engage donc tous au sein d'une relation, comme si nous nous nous trouvions dans un stade à encourager des sportifs, clamant haut et fort « *Tous ensemble, tous ensemble* »… ou encore une relation nous engageant tous dans la même démarche, un peu comme une danse, que ce soit les très actuels *Jerusalema dance* visibles de façon répétée depuis cet été, ou la non moins classique valse qui, avec ses trois temps, dit quelque chose de ce que nous sommes, de ce qui nous unit, de ce qui donne sens…

2. La rencontre comme un lieu de sens

J'évoquais volontairement la valse à l'instant, mais il est évident que ses trois temps reflètent notre vie, une vie comprise comme accueil, appropriation, don… trois temps ! Et c'est au cœur de ces trois temps que le soin, dans la rencontre, donne du sens à ce que nous sommes, à ce que nous faisons. Le soin… comme accueil de ce que l'autre me donne… de ce que je m'approprie de lui, et de ce qu'à mon tour, je donne à d'autres ! Le soin, le *care*, exprime cette interdépendance dans ce que nous nous apportons mutuellement. C'est l'académicien Jacques de Bourbon Busset qui disait très justement « *Vienne dans ma vie un sauveur, quelqu'un qui ait besoin de moi* ». Le soin, comme une rencontre qui donne du sens dans la mesure où je donne, je reçois, étant tout à la fois soignant et soigné, celui qui est au cœur de toutes les attentions et celui qui reste attentif aux autres. C'est là, sans doute, que se perçoit une utilité, une raison d'être, un intérêt… en un mot : un sens !

Le sens peut être compris de différentes manières : il s'agit autant d'une orientation – une direction à donner – que d'une signification de ce que l'on fait ou encore d'une sensation, ressentir ce que l'on vit. Donner du sens revêt donc plusieurs perceptions, chacune d'entre elle permettant de nous conforter dans l'idée d'être utile, de nous sentir reconnus et acceptés, de nous sentir aimés et respectés. Seulement, nous savons bien que ce sens peut manquer aujourd'hui… différents exemples l'expriment.

Les réalités de souffrance au travail jusque dans les cas extrêmes de *burn-out*, de *bore-out* ou de *brown-out*[12] mettent en lumière l'absence de sens. La récente consultation lancée par l'Ordre national des infirmiers et publié le 11 octobre dernier, révèle que 40% des soignants veulent changer de métier depuis la crise sanitaire, et que 57% d'entre eux se considèrent en *burn-out*. Il va de soi que certaines situations de vie marquées par la maladie, le chômage, une mort qui guette, une absence de sens dans ce que l'on vit et essaie de réaliser évoquent autant de lieux où risque de s'exprimer ce que le psychiatre et neurologue autrichien Viktor Frankl nommait le « *vide existentiel* ». Ce qu'il appelle d'ailleurs le « *ministère médical* » rejoint cette idée d'aider

[11] Cité in JACQUEMIN Dominique, *Quand l'autre souffre. Éthique et spiritualité*, Bruxelles, Lessius, 2010, p. 26.

[12] « (…) la souffrance au travail se manifeste de différentes façons. D'abord le *burn-out*, en lien avec une pression excessive, une charge de travail trop importante, des injonctions paradoxales ou des objectifs inatteignables. Ensuite le *bore-out*, qui correspond à une mise au placard et au sentiment d'être sous-employé. Enfin le *brown-out*, moins connu, mais qui relève directement de l'écologie intérieure ! Vous avez le sentiment d'effectuer des tâches dont vous ne comprenez pas la valeur ? Vous ne comprenez plus votre rôle dans la structure d'une entreprise qui vous dépasse ? Vous être peut-être atteint de *brown-out*. Il s'agit d'une nouvelle pathologie au travail théorisée par deux chercheurs britanniques et suédois. En 2013, l'anthropologue américain David Graeber publia une tribune qui eut l'effet d'une bombe : "Du phénomène des jobs à la con" (*bullshit jobs*). Sa théorie : à cause des progrès technologiques, la société invente des rôles et produit des métiers dont l'utilité n'est pas spontanément évidente. Il vise particulièrement les secteurs des ressources humaines, du management, du conseil, de la finance, et une grande partie des emplois de bureau. » (XERRI Jean-Guilhem, *Prenez soin de votre âme. Petit traité d'écologie intérieure*, Paris, Cerf, 2018, p. 110)

« *le patient à faire de sa souffrance un accomplissement intérieur, et de ce fait à réaliser des valeurs d'attitudes* », entendons par « valeurs d'attitudes »[13] « *ce qui possède du sens face à un destin inaltérable. L'occasion de réaliser de telles valeurs d'attitude est ainsi toujours présente lorsque quelqu'un se trouve confronté à un destin vis-à-vis duquel il ne peut agir qu'en l'acceptant* »[14]. Face à la maladie, face à la mort, face à l'angoisse de l'avenir – et nombreuses seraient les occasions d'éprouver pareilles angoisses – les valeurs d'attitude rappellent que la vie attend toujours quelque chose de nous : chacun peut se redéfinir, se façonner. Soigner (se soigner), c'est ne pas renoncer ou abdiquer. Soigner (se soigner), c'est rappeler que la vie – même dans ses souffrances et ses drames – peut puiser les subtiles convictions lui permettant d'engager encore un avenir. Frankl mettra en évidence une triade – **valeurs de création**, **valeurs d'existence** et **valeurs d'attitude** – permettant de trouver du sens à la vie : « *La première correspond à* ***ce qu'il donne*** *au monde en termes de créations. La deuxième désigne ce qu'****il prend*** *du monde en termes de rencontres et d'expériences. La troisième est l'****attitude qu'il adopte*** *en face d'une situation difficile, au cas où il doit affronter un destin qu'il ne peut changer* »[15].

Cette rencontre dans la pratique du soin apparaît comme un lieu – une visitation, disions-nous auparavant – au sein duquel un sens peut encore être donné. « *Celui qui a une raison de vivre peut supporter presque n'importe quelle vie* », écrivait Nietzsche ou, dit autrement, « *celui qui a un pourquoi dans sa vie peut vivre avec n'importe quel comment* »… ce pourquoi que vous pouvez écrire en un mot, mais aussi en deux mots : pour quoi, voire pour qui ? Cette définition du soin comme une rencontre de sens laisse percevoir la volonté qui peut animer l'homme, une volonté qui fait de lui un homme spirituel, c'est-à-dire pas d'abord religieux – « *nous sommes tous naturellement spirituels et accidentellement religieux* », pourrions-nous dire – mais animé par une recherche de sens. Viktor Frankl parlera d'ailleurs de la volonté de sens, c'est-à-dire « *l'effort humain fondamental pour trouver un sens à sa vie en atteignant un objectif* »[16]. Nous pourrions dès lors admettre, à la suite du jésuite Bruno Saintôt, que « *Prendre soin n'est plus une vocation pour quelques-uns, il est une convocation adressée à tous* »[17]. Chacun d'entre nous a, s'il le veut bien, à se mettre à l'écoute de l'autre, le rencontrant dans ce qu'il vit, parfois dans sa souffrance, pour l'accompagner et engager avec lui un chemin de sens. C'est le signe de la présence d'une vie spirituelle de l'homme dans la mesure où l'examen de sa vie évoque sa recherche de sens et de valeurs pour lui-même et pour d'autres.

3. Le soin : une certaine idée de l'homme… spirituel

S'approcher de l'homme, vivre la rencontre, porter le souci de son devenir notamment face à l'homme souffrant, mortel et fragile exprime ce que Levinas nomme la « *vocation médicale de l'homme* », une vocation à la sainteté non pas comprise comme une perfection morale, mais comme « *la perspective éthique elle-même, la possibilité que la mort de l'autre compte pour le moi davantage que la sienne* »[18]. Cela veut dire, pour Levinas, que « *l'humain commence dans la sainteté avec, comme première valeur, ne pas laisser le prochain à sa solitude, à sa mort* »[19].

---

[13] FRANKL Viktor E., *Le thérapeute et le soin de l'âme. Introduction à la logothérapie et à l'analyse existentielle*, Paris, InterÉditions, 2019, p. 339.
[14] *Ibid.*, p. 109.
[15] FRANKL Viktor E., *Nos raisons de vivre. À l'école du sens de la vie*, Paris, InterEditions, 2019, p. 68.
[16] *Ibid.*, p. 33.
[17] SAINTOT Bruno, « Ressources spirituelles du soin », in *Études*, Septembre 2020, p. 73.
[18] LEVINAS Emmanuel, *L'humanisme de l'autre homme*, Librairie générale française, 1987, p. 45.
[19] LEVINAS Emmanuel, « L'éthique est transcendance. Entretiens avec le philosophe Emmanuel Levinas », dans HIRSCH Emmanuel (dir.), *Médecine et éthique*, Cerf, 1990, p. 46.

Nous voilà donc tous embarqués dans ce même bateau, reconnaissant que chacun de nous reste cet être spirituel, en proie certes au vide existentiel, mais aussi habité par le désir de construire sa vie, d'être présent auprès des autres et des autres souffrants, toujours de manières imparfaites, gardant cependant chevillée au cœur la volonté de faire le bien et de viser le bien. La spiritualité devient, pour nous, le signe que nous restons des êtres de croissance marqués par ce que Dominique Jacquemin nomme le mouvement d'existence. Celui-ci dit, en effet, que notre rapport au corps nous oblige à nous regarder comme des êtres dont l'histoire laisse des traces de son passage sur notre enveloppe charnelle, présentant ces corps à l'image de livres ouverts desquels peuvent se lire à la fois nos joies et nos bonheurs, comme nos douleurs et nos tragédies. Par ailleurs, le mouvement d'existence nous invite aussi à porter un regard sur notre psychisme, interrogeant notre rapport au sens de la vie, de son bonheur et de ses désirs parfois secrets. De même, il est un appel éthique à orienter ses pas vers le juste et le bien, jamais isolément, toujours avec d'autres. Enfin, le mouvement d'existence fait également de nous des êtres marqués par une forme de transcendance, d'ouverture à plus grand que nous et que certains nommeront peut-être Dieu, véritable point d'ancrage et sécurité pour beaucoup. C'est là, dans ces lieux que nous poursuivons notre humanisation, habités par la recherche de sens, essayant de voir au-delà de nos limites et de nos failles, voire au-delà de notre propre mort !

Soigner quelqu'un, accepter que d'autres nous soignent, c'est faire de nous et d'eux des accompagnateurs spirituels, essayant de faire croître notre humanité vers un bien (« b » minuscule et « B » majuscule) dont notre cœur garde peut-être le secret mais qu'ensemble nous pouvons toutefois reconnaître comme le but ultime de toute vie. Pratiquer le soin, c'est rencontrer l'autre et, avec lui, jamais sans lui, décider d'un sens, d'une orientation, d'une signification à donner à ce qui est, et ce qui vient ! C'est cette grandeur de la pratique du soin qu'évoque encore Jean-François Mattéi lorsqu'il décrit les trois conditions auxquelles il faut pouvoir se soumettre : « *La première condition est d'aimer son métier et de le considérer comme épanouissant. (…). Une deuxième condition est d'aimer les gens et d'accueillir chaque personne comme si elle était seule au monde. (…) accepter le dépassement de soi* [NB : troisième condition]. *Il vient de ce que la plupart des questions auxquelles la médecine est confrontée ont un fondement métaphysique, de ce que le corps est animé et que l'âme est humaine, et du fait que ce qui est humain dans l'homme ressort de sa dignité* »[20].

Si l'on peut conclure…

Albert Camus écrivait qu'« *il y a des êtres qui justifient le monde, qui aident à vivre par leur seule présence* ». Les soignants en sont de merveilleux exemples parce qu'ils essaient de rester présents, malgré les difficultés et les lassitudes : ils n'abdiquent pas, trouvant la meilleure façon d'être là ! Merci à vous d'être là, d'aider d'autres à vivre, merci d'être ce que vous êtes et ce que vous faites ! Nous attribuons à Platon ces quelques mots : « *philois panta koina* », « *aux amis, tout est commun* ». Pratiquer le soin, y chercher un sens possible, au-delà des « malgré » d'une vie, apparaît comme ce lieu où nous nous retrouvons, où nous cherchons ensemble comment devenir plus humains, comment devenir davantage nous-mêmes, comment répondre à l'exigence éthique du bonheur pour soi et pour d'autres. Si, comme il a été dit, aux amis, tout est commun, croyons que cette humanisation nous est commune, nous sommes amis, admettant que sur le chemin de notre croissance, de notre humanisation nous ne sommes jamais seuls et que les uns avec les autres, nous voulons répondre à notre vocation humaine – et pour celles et ceux qui partagent notre foi – répondre également à notre vocation chrétienne.

[20] MATTEI Jean-François, « Grandeur et servitudes de la médecine moderne », in *Laennec*, 2/2020, p. 21-22.

En débutant ces quelques propos, je citais les mots d'Hippocrate à propos du vin. Nous voilà désormais à quelques minutes d'une célébration où pourront se déverser nos joies comme nos peines, nos bonheurs comme nos souffrances, sûrs que Dieu accueille ce qui fait nos vies, accueille ce que nous sommes tout en nous confiant ce qu'il est : la Vie, avec un « V » majuscule, la Vie qui prend soin, qui nous met en relation, qui nous envoie… une Vie marquée par cette charité, cet amour soignant. « *Tu es béni, Seigneur, Dieu de l'univers, toi qui nous donnes ce pain… toi qui nous donnes ce vin (…) Ils deviendront Pain de la Vie et Vin de Royaume éternel* ». Cette Vie de Dieu nous est également commune… venez prendre place à cette table où Dieu refait nos forces, où Dieu soigne notre corps, notre esprit, où Dieu nous aime, tels que nous sommes… C'est aussi, pour nous, ici-même, l'occasion d'exprimer par notre prière notre gratitude envers les soignants, gratitude exprimant, pour Bruno Saintôt, cette « *Expérience singulière qui accompagne l'étonnement d'exister parce que d'autres ont pris soin de nous, depuis notre enfance ; expérience collective aussi, temporairement, ouvre les fenêtres et fait battre des mains ; expérience radicale enfin qui, au sortir d'un voisinage avec la mort, illumine un visage avec un sourire encore voilé de souffrance : "Merci d'avoir pris soin de moi"* »[21] ! Oui, merci à tous et à chacun de prendre soin, et dans ce soin, d'oser la rencontre et de donner sens à la vie vivante !

[21] SAINTOT Bruno, « Ressources spirituelles du soin », in *Études*, Septembre 2020, p.80.